

Prière pour une mitaine perdue Un hiver pour renaître

Catherine Bergeron

Number 323, July 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95093ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, C. (2020). Prière pour une mitaine perdue : un hiver pour renaître. *Séquences : la revue de cinéma*, (323), 21–21.



PRIÈRE POUR UNE MITAINE PERDUE

UN HIVER POUR RENAÎTRE

CATHERINE BERGERON

Rien ne fait plus mal que perdre – perdre un objet estimé, perdre sa chance, perdre l’amour, perdre un être cher –, car perdre, c’est se perdre soi-même. C’est comme si les piliers patiemment ancrés autour de nous s’écroulaient, et nous ne pouvons réellement continuer d’exister. Ou, du moins, nous ne pouvons sans accepter de se renouveler, se repenser, se reconstruire. Rares sont ceux qui approchent le changement avec excitation et désir. Car rien n’est plus ardu et angoissant que se redéfinir soi-même.

C’est en abordant de front la question de la perte que *Prière pour une mitaine perdue* (2020), dernier long métrage du documentariste québécois Jean-François Lesage (*Un amour d’été*, 2015; *La rivière cachée*, 2017), offre un portrait touchant et humain de la difficulté que nous avons d’avancer. Entre tristesse, nostalgie et espoir, l’œuvre, nommée Meilleur long métrage documentaire canadien au festival Hot Docs, ancre son enquête dans un Québec contemporain où la traditionnelle rude saison de l’hiver ouvre la porte à l’introspection, à l’échange et à la rencontre.

Avec son noir et blanc d’un autre temps, *Prière* trouve son point de départ dans un lieu des plus banals : le centre d’objets perdus de la Société de transport de Montréal. Image après image, des gens de tous âges et de tous horizons s’y succèdent avec, pour point commun, le désir d’y retrouver un objet perdu, un objet chéri, symbolisant quelque chose de profond. Le désespoir marque le visage de ces personnes

anonymes; or, elles ne resteront pas anonymes longtemps. En effet, le cinéaste surprend en ce qu’il passe des locaux de la STM à l’intimité du chez-soi des sujets filmés. Poursuivant son style journalistique, développé depuis ses premières œuvres, il propose des moments d’entrevues lors desquelles les personnages discutent avec leurs proches. Dans ces temps de témoignage et confidences, l’histoire de la perte d’une tuque, d’une photographie ou d’un cartable devient rapidement l’histoire de la perte de parents, d’une amitié, d’un amour, d’une part d’eux-mêmes. Chez tous, la peine est plus profonde, mais tous restent résolus à cohabiter avec elle.

Comme les sentiments qui accablent les personnages, la ville surplombant *Prière* est prise dans un blizzard interminable, un blizzard que, étrangement, tous acceptent comme tel. La nuit est noire et la neige blanche tombe encore et encore sur Montréal. Et, ainsi, les histoires se superposent sur fond du rude hiver québécois, suprême personnage symbolique à l’œuvre. Telle la mitaine perdue du réalisateur, des images de l’hiver ponctuent abondamment la trame narrative. Et, dans cet hiver accompagné d’une musique jazz rappelant les reportages des années 1960 sur la ville et son peuple, les petites gens reproduisent les traditions d’autrefois. L’hiver québécois rime ainsi avec l’image de citoyens pelletant dans les rues étroites du Plateau, de la jeunesse jouant au hockey sur la glace du parc Lafontaine, faisant de la raquette, de la luge et du

ski sur le mont Royal. Marquée par un romantisme et une nostalgie, l’œuvre ancre volontairement son propos dans un passé spécifique. Ce passé, d’abord stylistique en ce qu’il s’inscrit en filiation avec le cinéma direct québécois (importance de la parole, regard anthropologique sur les manières de vivre), devient l’image d’une perte propre à l’auteur : une perte identitaire, elle aussi bâtie sur de multiples petits symboles.

Dans le Québec contemporain multiculturel de Lesage, la neige pèse sur la ville, mais les déneigeuses, machines du présent, s’affairent interminablement à brasser et à redéfinir le paysage. Les personnages regardent peut-être vers le passé, mais le temps reste une force immuable, les tirant nécessairement vers le changement. Finalement, nous voyons tous une partie de nous-mêmes dans un petit objet sans importance que peut être une mitaine, une tuque ou une photo. Nous y voyons des symboles, des traditions, des traces de ce qui nous définit. Si le deuil de ces petits symboles est aussi difficile à faire, quel poids représente le deuil de notre identité? Dans ce thème difficile, Lesage arrive majestueusement à injecter humour et légèreté, poussant son cinéma dans de nouvelles avenues des plus excitantes. Résonnent ainsi surtout, de *Prière pour une mitaine perdue*, le bonheur de se rencontrer et d’échanger, et l’importance de reconnaître ce qui nous rassemble tous : notre capacité d’aimer et de vivre le deuil. ▲